

LES PILULES ROUGES ONT ÉTÉ POUR MOI UN TRÉSOR

Une Mère de onze enfants arrachée à l'Opération

JAMAIS ELLE NE S'EST MIEUX PORTÉE QUE DEPUIS QU'ELLE PREND LES PILULES ROUGES

A côté de ce qui naît se trouve toujours ce qui s'éteint, la fleur qui se fane est toujours près de celle qui écloit.

A côté des joies, il y a des deuils ; à côté des lys qui dressent fièrement leur tête or et argent vers le firmament, il y a des déchéances lamentables auxquelles il faut porter secours et qu'il faut soutenir.

Ces réflexions qui ne sont pas très gaies nous sont inspirées par une lettre que nous recevions d'une de nos correspondantes, heureusement sauvée, il est vrai, d'un douloureux martyre, mais à qui, l'année dernière, les affres du retour de l'âge avaient fait passer les plus cruels moments.

Voilà pourquoi ce que c'est que de s'adresser à la mauvaise porte, d'ignorer l'existence de spécialistes, de ne pas écrire aux médecins qui ont fait des maladies des femmes une étude constante et complète.

Dans la vie ordinaire, lorsqu'on a un acte à préparer, on va chez un notaire et non chez un cordonnier ; quand une femme a besoin d'une robe, elle ne va pas chez un charpentier ; quand elle souffre d'une maladie qui lui est particulière, comme le retour de l'âge, pourquoi ne pas s'adresser aux Médecins qui s'occupent spécialement et uniquement des maladies des femmes, qui ont traité leurs cas par milliers, qui savent à fond les soins particuliers qui leur sont nécessaires ?

Nous ne voulons pas rabaisser la médecine ordinaire, mais enfin il nous est bien permis de dire qu'elle n'a pas toute la finesse de touche qui convient lorsqu'on s'adresse à cet être délicat et sensible qu'on appelle la femme.

Trop souvent, nos praticiens ne voient que le couteau, que l'opération, l'hôpital pour des maladies que les spécialistes sont toujours capables de guérir au moyen d'un traitement purificateur, par des méthodes raisonnées qui vont étouffer le mal dans la racine et l'évacuer sans peine ni douleur, au lieu de l'arracher par les pincées et l'acier, au grand danger de l'hémorragie et de la faiblesse.

Toutes les femmes savent, au moins par oui dire, ce qu'est cette période critique du retour de l'âge. La femme qui arrive à cette époque est inquiète. Elle recule devant ce changement de vie qui va éloigner la maternité et ses joies. Elle redoute ce changement qui va peut-être influer sur l'agrément de son visage, la délicatesse de ses formes, le charme qu'on lui a toujours connu. Ses craintes sont justifiées. N'a-t-elle pas des amies plus âgées qui ont terriblement souffert, dont la beauté a rapidement décliné, qui ont vieilli de plusieurs années dans l'espace de quelques mois, qui ont peut-être succombé sur le marbre de l'amphithéâtre ! Les femmes cependant ne doivent pas se laisser envahir par ces craintes. Celles qui suivent le traitement des Pilules Rouges traversent sans souffrance la périlleuse période de l'âge critique. Elles gardent leur fraîcheur, la pureté de leurs lignes, l'éclat de leur teint, l'élasticité de leur marche, l'élégance de leur allure. Le trouble qui se manifeste ne laisse pas de trace. L'organisme maintenu, par le traitement des Pilules Rouges, dans un état absolu de santé, assure d'une façon si parfaite le bon fonctionnement de tous les organes, le sang reste si abondant, si riche, si pur, que la femme n'est pas affaiblie, que ce changement la trouble à peine.

Voilà ce que le témoignage suivant :

Sainte-Rosalie, Co. Bagot, Qué., 15 Avril 1906.

Chers Messieurs,

Je suis heureuse de vous donner de mes nouvelles qui sont excellentes depuis que je prends les Pilules Rouges. Quand je pense que le médecin que j'avais consulté voulait m'envoyer à l'hôpital pour me faire opérer, moi une mère de onze enfants. Depuis que j'ai pris vos Pilules Rouges j'ai augmenté de vingt livres, jamais je ne me suis mieux portée ; j'ai passé sans peine l'époque critique, je marche, je travaille



Mme S. TURGEON, Ste Rosalie, Qué.

comme une jeune femme, jamais je n'ai été si bien. Les Pilules Rouges ont été pour moi un trésor. Je suis votre tout obligée,

Dame SAUL TURGEON, Sainte-Rosalie, Co. Bagot, Qué.

Les Pilules Rouges sont le meilleur remède pour la constitution de la femme ; elles tonifient le système, donnent un sang riche et pur, font disparaître les irrégularités, les douleurs de côtes, les maux de tête, etc. Elles combattent les troubles du retour de l'âge, le beau mal à toutes les époques ; elles rétablissent la circulation, enfin elles donnent un regain de vie à tous les organes affaiblis.

CONSULTATIONS GRATUITES : Adressez-vous par lettre ou personnellement, au No 274 rue Saint-Denis, si vous désirez avoir des conseils. Les Médecins de la Cie Chimique Franco-Américaine vous donneront, tout à fait gratuitement, les informations nécessaires pour l'emploi des Pilules Rouges et vous indiqueront aussi un autre traitement si votre maladie le requiert.

DEFIEZ-VOUS.—Les Pilules Rouges sont toujours vendues en boîtes de 50 pilules. Chaque boîte est recouverte d'une étiquette imprimée en rouge sur du papier blanc. Les Pilules Rouges que les marchands vous vendent à l'once, au cent ou à 25c la boîte, ne sont pas les nôtres ; ce sont des imitations, car jamais nos Pilules Rouges ne sont vendues de cette manière.

Ces charlatans qui se font appeler docteurs, passant par les campagnes, allant de maison en maison en maison, se disant envoyés par la Cie Chimique Franco-Américaine, sont des imposteurs toujours, car jamais nos médecins ne sortent de leurs bureaux de consultations pour soigner les femmes malades.

Si votre marchand n'a pas les Pilules Rouges de la Cie Chimique Franco-Américaine, envoyez-nous 50c pour une boîte ou \$2.50 pour six boîtes, ayant bien soin de faire enregistrer votre lettre contenant de l'argent, et vous recevrez par le retour de la malle, les véritables Pilules Rouges.

Adressez toutes vos lettres : CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, 274 rue Saint-Denis, Montréal.

avec tout ça, tu es de Dijon ! Tu m'enchantes. Je vais chercher ton étymologie.

—Ah oui ! ça vous étonne, Monsieur, et vous n'êtes pas pas le premier, parce qu'il paraît que ces noms-là ne se rencontrent pas souvent en Bourgogne. Ce n'est pourtant pas si extraordinaire que ça en a l'air. Je suis né à Dijon, mais mon père était de Lisbonne.

—Et peux-tu me dire, pauvre Juan, quel précieux avantage ton père, qui était de Lisbonne, a pu trouver à venir s'établir à Dijon ?

—Il n'en a trouvé aucun, Monsieur ; la position où je suis vous l'indique du reste, dit tristement le marmiton qui se mit à pleurer de tout son cœur.

Puis, saisi de confusion, il essuya vivement ses yeux, rouges avec le coin de son tablier de cuisine.

Charles Nodier, tout près de pleurer comme lui, cherchait cependant à le censurer de son mieux.

—Voyons, mon garçon, reprit-il, ne pleurons pas pour cela ni l'un ni l'autre. Raconte-moi ton histoire. Elle ne me semble pas gaie, ton histoire, mais je t'assure qu'elle m'intéresse beaucoup. Donc, j'y reviens, même au risque de te faire de la peine. Quelle malheureuse inspiration a pu déterminer ton père à quitter son pays en courant la terrible chance de te laisser, comme il t'a laissé, dans un abandonnement si complet ? le sais-tu ? Est-ce que ce ne sera pas déjà une espèce de soulagement pour toi de me le dire ? J'ai éprouvé autant que personne combien le chagrin devient plus grand lorsqu'on est obligé de le garder à soi tout seul.

—Ah ! je le sais bien, M. Charles, s'écria le petit Juan, et c'est pour ça que je vous aime. C'est bien bon de votre part d'ailleurs de me demander de vous raconter mes douleurs, vous qui n'êtes pas trop content pour votre compte. Heureusement il n'y en a guère long à dire ni à entendre. Dans ce temps-là, je n'aurais pas voulu questionner mon pauvre père, qui n'avais pas grand plaisir à causer de ses affaires, surtout depuis qu'il n'avait plus ma mère, vous comprenez. Il me semblait que j'aurais augmenté son chagrin en ayant l'air de lui dire que nous aurions peut-être été moins mal autre part. Tout ce que je peux croire, c'est que mon père, qui était d'une famille juive, s'est brouillé avec elle en épousant une jeune fille catholique, et qu'on leur a fait tant et tant de misères là-bas à tous les deux, qu'un jour où il n'y avait plus de courage et presque plus d'argent à la maison, ils ont pris le parti de s'expatrier. On est moins honteux, n'est-ce pas, Monsieur, de mourir de faim ailleurs que dans son pays... Ma mère, qui n'était pas bien forte à ce qu'il paraît, n'a pas pu se faire au climat de la France ni à la misère où elle se voyait réduite, et elle est morte ; mon père s'est usé pour continuer à gagner notre vie à lui et à moi, et il est mort. Les gens du Chapeau-Rouge qui l'employaient souvent, me voyant orphelin, m'ont pris par charité, et m'ont nourri. Je tournais la broche et j'épluchais les légumes. Comme j'étais cependant une charge pour eux, l'année dernière quand ils ont su qu'on avait besoin d'un domestique à l'Hôtel national, ils m'y ont envoyé, et même ils ont payé mon voyage.

Charles Nodier avait écouté en silence la lugubre odyssée de Juan Guilmenjoz. Quand l'enfant se tut à son tour : —Alors, lui demanda-t-il avec une tendre compassion, te voilà maintenant absolument seul dans ce monde ? —Oui, Monsieur, allez, bien seul ! Et quand je pense pourtant, ajouta-t-il les dents serrées, que j'ai à Lisbonne un oncle, Gregorio Guilmenjoz, le banquier qui a assez d'or pour en couvrir tout le Portugal, Monsieur, on ne peut pas savoir ce qu'ils ont.

—Ils ont pour le moment, mon pauvre bonhomme, si ta légende est vraie, pensait Charles Nodier en le regardant un neveu fort mal équipé, duquel ils me font l'effet de se soucier médiocrement. Voyons, dis-moi, reprit-il après un

instant de réflexion, as-tu quelques données un peu précises sur l'existence de cet oncle ? Ce serait donc le frère de ton père ?

—Son frère aîné, oui, Monsieur, justement.

—Et alors c'est principalement aux rigueurs de celui là que tu dois d'être né français et catholique ?

—Quand à être français, oui, je suis français puisque je suis né à Dijon, mais je suis juif comme l'était mon père, monsieur.

—Ah bah ! tu es juif ? et ton oncle est informé de cette particularité ?

—Mon oncle, Monsieur ? il ne sait seulement pas que j'existe !

—Eh bien, mon enfant, s'écria Charles Nodier en repoussant vivement son verre et son assiette, nous allons le lui apprendre. Seulement, vois-tu, continua-t-il avec moins d'élan, moi je suis confiant par privilège du malheur ; je me contente donc très bien de ton témoignage, et je ne doute pas que ton récit ne soit de la plus exacte vérité ; mais si nous ne pouvons pas appuyer cette vérité-là, auprès de ton oncle, sur quelque chose de moins vague, un acte quelconque, des lettres, des papiers...

—Des papiers, Monsieur ? interrompit Juan, j'en ai gros comme moi, des papiers, et mon père m'a bien recommandé de ne pas les perdre, encore !

Ton père a très bien parlé, mon garçon, dit Charles Nodier. Assure-toi qu'ils sont toujours à leur place, et garde-les effectivement comme la prunelle de tes yeux. Maintenant, donne-moi l'encrier que tu as mis sur la cheminée, et va à tes affaires. Pendant ce temps-là, j'écrirai, moi, à Gregorio Guilmenjoz, banquier à Lisbonne, qui a assez d'or pour couvrir tout le Portugal. S'il t'envoyait seulement de quoi acheter des culottes, ce serait employer honorablement, utilement, et sans se gêner une faible partie de sa fortune. Qu'en penses-tu ? Je me propose de lui en suggérer l'idée. Descends auprès de notre hôte, demande-lui de ma part une plume neuve, et prie-le, en outre, de me la tailler, car pour mon compte j'en suis incapable. Je me charge du reste.

—Ah ! M. Nodier, soupira Juan en secouant tristement la tête, je vous remercie de tout mon cœur, mais on voit bien que vous ne connaissez pas mon oncle.

—Et après ? tu ne le connais pas non plus, toi ! Ce qui peut arriver de pis, c'est que nous ne fassions pas sa connaissance. Dans ce cas-là, tu ne seras ni plus ni moins avancé que tu ne l'es n'est-ce pas ? Quant à moi, je te prie de croire que j'ai déjà perdu dans ma vie tant d'heures et tant de feuilles de papier que je ne regarde pas à en augmenter le nombre... D'ailleurs, songe donc ! si j'allais toucher le cœur de ce banquier, par hasard ! Ce serait un vrai succès littéraire, et la meilleure preuve de l'utilité de mon cours de rhétorique.

—Essayez, bon mon M. Charles, dit le sceptique marmiton avec un sourire où ne perçait pas la moindre confiance ; si vous réussissez, je vous jure bien que nous partagerons.

—Tu fais joliment bien de m'a vertir. Alors, je vais demander deux paires de culottes...

L'enfant parti, Nodier examina les papiers, et une heure après la lettre prenait la route de Lisbonne Nodier, dans la suite, ne parlait jamais de cette lettre écrite au banquier portugais sans une nuance d'orgueilleuse satisfaction. Il est permis de supposer qu'en effet elle devait être assez heureusement tournée, car c'est, de tous de ses ouvrages, celui qui a le mieux réussi. Elle a rapporté au pauvre domestique de l'Hôtel National le pardon de sa famille, sa réintégration sur le sol paternel, et enfin la propriété absolue de tous ces millions passés en proverbe à Lisbonne.

Quant à la paire de culottes qui revenait à Nodier, il n'en fut hélas ! jamais question. Le petit juif oublia son bienfaiteur. Les espérances que celui-ci avait un instant fondées sur la grande fortune de son protégé ne se réalisèrent pas.

J. H. Myrick & Co

IMPORTERS AND DEALERS IN

DRY GOODS

HARDWARE

BOOTS & SHOES

FINE

GROCERIES

And Fishing

Supplies

AT TIGNISH

and

ALBERTON

We have just opened a full and complete stock of NEW GOODS

We are prepared to apply the wants of the farmer, fisherman and mechanic

We invite intending purchasers to give us a call, and they will find

we can meet all competitors, and save them the

trouble and expense of going to Summerside or Charlottetown

FARM FOR SALE

Situated on the Dock Road, Lot 4, being the property of the late Evariste Gallant of Tignish.

This farm is being offered for sale and if not sold on or before Tuesday the 2nd. of July, 1907, it will be sold by public auction, in front of the Tignish Post Office, Tignish on the above mentioned date, at 2 o'clock, p. m.

For price, terms, etc., apply to Napoleon Gallant, John McCue, Tignish. Executors of the last will and testament of the late Evariste Gallant, March 14th., 1907.

Le Marmiton Millionnaire

L'ACADÉMICIEN Charles Nodier, escalier, sous le prétexte de remettre une jeunesse assez orangeuse. Ayant encouru la disgrâce du premier Consul par son ode La Na poléone, il se vit poursuivi de vil lage en village, pendant de longues années, par les emissaires du gou vernement. Dans la suite, il racon tait volontiers qu'au milieu de ses courses périlleuses il trouvait tou jours un excellent refuge au sein des presbytères de l'est de la France, où il était accueilli avec la générosité la plus cordiale. Après cette vie vagabonde et cette dure proscrip tion, Nodier obtint une place de professeur à Besançon ; mais on ne laissa par de la soumettre à une demi-surveillance. Il devait se pré senter journellement à la sous-pré fecture à cinq heures du soir. Le plus souvent, le sous préfet avait le complaisance de la retenir à sa table. Les jours où il ne dînait pas chez son aimable surveillant, Nodier prenait un modeste repas dans une mansarde de l'Hôtel national.

C'était toujours alors un jeune garçon de treize à quatorze ans qui était chargé de le servir. Cet enfant prit en affection le sympathique professeur, à tel point qu'il montait vingt fois dans une heure le rude

escalier, sous le prétexte de rem plier d'une assiette maculée, ou de remplir d'au fraîche une carafe oubliée la veille.

Le chef de cuisine, son exigeant supérieur, avait beau le poursuivre de ses colères et le rappeler à des devoirs d'un meilleur rapport, l'enfant faisait la sourde oreille, et s'ex posait sans sourciller aux grossières brutalités, tant que le triste habitant de la petite chambre sur la cour lui semblait avoir besoin de ses services, et tant qu'il n'avait pas reçu de lui quelques paroles amicales, seule gratification que le zélé ser viteur en droit d'attendre d'un maître dont le cœur était assurément mieux garni que la poche.

Un soir où le bonhomme semblait s'appliquer à être encore plus soi gneux que de coutume, Nodier sin cèrement touché de la délicate sol licitude attestait en lui une âme si bonne et si désintéressée, essaya de secouer les pensées déplorables qui hantaient son cerveau, et commença d'une façon d'abord assez distraite une conversation fort curieuse avec la jeune marmiton.

Après lui avoir adressé quelques questions, dont il n'écoutait peut-

être pas attentivement les réponses, et qui avaient pour sujet ses occu pations journalières, la manière dont il était traité à la cuisine, le chiffre de ses gages, Charles Nodier lui demanda si son entrée à l'Hôtel national datait de loin.

—Mais non, Monsieur, répond l'interlocuteur en veste rose, il n'y a guère plus d'un an. Jusque-là j'ai été en service au Chapeau-Rouge, à Dijon, si vous en avez entendu parler.

—Pour qui me prends-tu ? Si j'ai entendu parler du Chapeau-Rouge ? du Chapeau-Rouge de Dijon ! Je crois ma foi bien ! Tu est donc Dijonnais, toi ?

—Oui, Monsieur. —Et bien, de Dijonnais à Bisontin, n'y a que la main, mon petit Jean.

—Pas Jean, Monsieur : Juan. —Tu dis ? —Je dis, Monsieur : Juan, pas Jean.

—Ah ! tu t'appelles Juan ? Ton orio, apparemment ? ajouta le profes seur en riant.

—Non, monsieur, pas Tonorie, reprit naïvement le marmiton, en veine de rectifications : Guilmenjoz, pour vous servir.

Nodier était de plus en plus joyeux.

—Bon ! reprit-il, tu t'appelles Juan, tu t'appelles Guilmenjoz, et